

# La valeur de ON pronom indéfini/pronom personnel dans les perceptions représentées

Alain Rabatel

▶ **To cite this version:**

Alain Rabatel. La valeur de ON pronom indéfini/pronom personnel dans les perceptions représentées. L'information grammaticale, 2001, 88, pp.28-32. halshs-00433048

**HAL Id: halshs-00433048**
**https://shs.hal.science/halshs-00433048**

Submitted on 18 Nov 2009

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# LA VALEUR DE « ON » PRONOM INDÉFINI/PRONOM PERSONNEL DANS LES PERCEPTIONS REPRÉSENTÉES

**Alain RABATEL**

Le point de vue (désormais PDV [1]) offre un cadre intégrateur pour l'interprétation d'un certain nombre de phénomènes discursifs (ou textuels) opaques : le PDV, sur la base de mécanismes sémantiques et pragmatiques, permet d'interpréter « on » tantôt comme un pronom personnel, tantôt comme un indéfini. Ces valeurs sont tributaires de choix énonciatifs, à travers la référenciation des faits perçus et les mécanismes inférentiels relevant de l'anaphore associative, au sens où l'entend Berrendonner (1995 : 26). Dans le cadre du PDV, c'est le sujet de conscience [2], ou encore le focalisateur, qui est le point d'ancrage des calculs inférentiels effectués par le lecteur.

## 1. CADRE THÉORIQUE DU POINT DE VUE REPRÉSENTÉ

Si nous symbolisons par X le *repère* coïncidant avec l'origine de la perception, (= focalisateur), par ***P*** le *repéré* correspondant à l'élément perçu (=focalisé), et par (verbe) le *relateur* introduisant un procès de perception entre repère et repéré, dans une ou plusieurs propositions, alors la perception renvoie à la structure :

X (verbe de perception et/ou de procès mental) [3] ***P***

Ce schéma rend compte de la prédication d'une perception, mais non des conditions grâce auxquelles une perception est représentée dans les propositions ***P,*** conditions rappelées ci-après :

> Un PDV, ou perception représentée, résulte de la coprésence de plusieurs marques textuelles :
>
> – 1 un processus d'aspectualisation au cours duquel le focalisateur soit détaille différents aspects de sa perception initiale prédiquée, soit en commente certaines caractéristiques.
>
> – 2 une opposition entre les premiers et les deuxièmes plans du texte, cette opposition étant de nature à permettre une sorte de décrochage énonciatif propre au focalisateur, les deuxièmes plans construisant le site du PDV.
>
> – 3 la présence des formes de visée sécante, et, tout particulièrement, celle de l'IMP, dont maintes valeurs textuelles servent à l'expression subjective des perceptions.
>
> – 4 une relation sémantique relevant de l'anaphore associative (souvent de nature anaphorique méronomique ou locative) entre les perceptions représentées dans les deuxièmes plans et la perception prédiquée dans les premiers plans. (Rabatel 1998 : 54)

La structure virtuelle du PDV est importante, car c'est à partir d'elle qu'on peut imaginer des inférences susceptibles de combler les absences (relativement fréquentes) de l'un des deux premiers éléments de la structure. Cette présentation rapide permet d'analyser les perceptions de (1) et (2) non comme des perceptions objectives renvoyant au narrateur, mais comme des perceptions coréférant à un focalisateur-personnage :

> (1) GLEN **promena son regard** *sur la place et les bâtiments en brique qui l'entouraient. Au centre, blanchi à la chaux, le vieux palais de justice où on l'avait condamné. Les voitures couvertes de poussières étaient garées en épi contre un trottoir très haut où circulaient des gens.* « J'ai pas pris de p'tit déj. » [4] (L. Brown, *Père et fils,* Gallimard La Noire 1999, p. 10)
>
> (2) *La route de gravier serpentait vers une colline herbue, verte, luisante, rendue brûlante par le soleil de l'après-midi.* Ils s'arrêtèrent à l'ombre des chênes et mangèrent, les portières ouvertes et la radio en marche.
>
> « Tu vas te remettre avec elle, j'suppose ». (L. Brown, *Père et fils,* Gallimard La Noire 1999, p. 15)

En (1), le focalisateur, explicitement mentionné par son nom propre, est à l'origine d'un procès de perception dénotant une perception soutenue dans le premier plan. Les éléments du second plan relèvent d'une progression thématique à thème éclaté, chaque objet du discours étant une partie du tout d'abord évoqué dans son ensemble, dans le premier plan. L'usage de l'imparfait donne à cette perception une coloration subjective : certes, les voitures étaient garées en épi, le palais de justice était blanchi à la chaux avant que Glen ne le « mentionne », mais ces caractéristiques sont transmises au lecteur au moment où elles passent par le filtre perceptif de Glen [5].

En (2), en dépit de l'absence explicite de nom propre (= NP) et de procès de perception, la perception représentée est

1. Le PDV est un parasynonyme des focalisations chez Genette. Toutefois, le changement de dénomination renvoie à de profonds désaccords avec le modèle (encore) dominant : cf. Rabatel 1997, 1998.

2. Cf. Banfield 1995. Cette notion est proche de celle d'énonciateur (Ducrot 1984).

3. Cf. Guillemin-Flescher 1984 : 74. C'est par commodité que le relateur est noté (verbe), parce que c'est la forme la plus fréquente à cette place ; l'essentiel, c'est la présence d'un segment (verbal ou un équivalent) dénotant ou inférant un procès de perception.

4. Dans les exemples suivants, sauf mention contraire, le PDV est en italiques, le focalisateur en majuscules et le procès de perception et/ou le procès mental est en caractères gras.

attribuée aux personnages contextuellement saillants (6), à savoir Glen et son frère Puppy. Cette inférence repose sur les critères linguistiques évoqués dans la note n° 6, et sur les connaissances encyclopédiques du lecteur : une telle situation (portières ouvertes) et un tel site (face à une colline, en un lieu ombragé) sont propices à la perception ; quant à la connaissance de *topoï* littéraires visant la motivation des descriptions, elle renforce ces hypothèses. Sur le plan cognitif, le mécanisme inférentiel activé par ces connaissances serait moins coûteux, si les perceptions représentées suivaient l'énoncé de premier plan (« Ils s'arrêtèrent à l'ombre des chênes et mangèrent, les portières ouvertes et la radio en marche »), à l'instar des descriptions, davantage lisibles lorsque le thème-titre précède l'aspectualisation des parties que dans la situation inverse.

Le fait qu'en (1) et en (2), les PDV soient suivis de discours direct (= DD) plaide également en faveur de l'interprétation de ces énoncés descriptifs comme des PDV, mais c'est là un argument supplémentaire, et facultatif, pour ainsi dire, car l'interprétation serait la même si le DD était absent. Fondamentalement, en effet, ce qui justifie l'interprétation en terme de PDV, c'est le débrayage énonciatif, ainsi que le mécanisme inférentiel organisant sémantiquement cette suite d'énoncés. Il faut donc interpréter les PDV comme des sortes de perceptions et de pensées représentées (l'expression fait écho au pensées représentées du DIL avec lequel le PDV est en forte connexité), comme des « phrases sans parole » (Banfield) : c'est tout l'enjeu du débrayage énonciatif. Ainsi, en (2), Glen et Puppy ne se sont arrêtés à cet endroit que parce qu'ils ont voulu profiter de l'ombre après la chaleur accablante. En quelque sorte, la narration semble s'écrire sous la visée des focalisateurs, comme s'ils s'étaient dit : « Qu'est-ce qu'il fait chaud ! Dès qu'on trouve de l'ombre, on s'arrête ».

5. Il n'y a pas d'obstacle majeur à ce que nous analysions des exemples empruntés à des œuvres étrangères traduites en français. Ce qui nous intéresse, ce sont les marques du PDV *en français*, sans que nous nous préoccupions du texte source. Cela dit, la question de la traduction est tout entière traversée par notre problématique, comme l'ont montré les analyses de Danon-Boileau et Bouscaren à propos de l'anglais, et celles de Simonin-Grumbach à propos de l'allemand, in *Langages* 73 : il s'agit de la détermination du choix de formes du premier ou du second plans, en français, alors que la langue source utilise un prétérit. Au surplus, l'utilisation d'exemples traduits n'est pas sans signification : cela montre que les faits constitutifs du PDV ne relèvent pas simplement du génie créateur, mais renvoient en réception comme en production à des *variables linguistiques* et non à des *faits de style*. Cf. également le travail de J. François sur les diverses traductions possibles de *on*, en allemand, mettant au jour les différentes valeurs énonciatives de cette forme (1984).

6. La saillance se détermine par la catégorie (NP vs nom d'inanimé) ; la syntaxe (sujet vs non-sujet) ; la sémantique (agent vs non-agent) ; des critères référentiels (autonome vs dépendant) ; des critères thématiques (pré-activé vs nouveau). Un référent est d'autant plus saillant qu'il est doté d'un NP, qu'il est sujet et agent, et qu'il a fait l'objet de mentions préalables. Cf. Schnedecker 1992 : 201 à 210.

7. Notre objet, le lecteur l'aura compris, n'est pas de nous livrer à une analyse complète de « on » : sur les différentes valeurs de cette forme, à l'écrit ainsi qu'à l'oral, on trouvera un résumé utile notamment dans la note 1 de l'article de C. Viollet (1988 : 67).

## 2. LE RÔLE DES INFÉRENCES DANS L'INTERPRÉTATION DE « ON » PRONOM INDÉFINI/PRONOM PERSONNEL

On se propose de montrer que les mécanismes inférentiels, articulés aux paramètres linguistiques du PDV, sont à même d'expliquer si « on » est pronom indéfini ou pronom personnel (7), y compris dans des cas complexes où la prudence invite traditionnellement à conclure en faveur de l'indéfini. C'est pourquoi nous consacrerons davantage de place à l'analyse de « on » pronom personnel.

### 2.1. « On » pronom personnel

Examinons un premier cas typique dans lequel « on » est un pronom personnel référant à un personnage co (n) textuellement saillant :

> (3) Et sans que Fouchard s'y opposa, il [= Maurice] alla ouvrir la fenêtre. Toute la vallée noire se creusa, roulant sa mer de ténèbres. *Pourtant, lorsque les yeux s'étaient habitués*, ON **distinguait** *très nettement le pont, éclairé par les feux des deux berges. Des cuirassiers passaient toujours, dans leurs grands manteaux blancs, pareils à des cavaliers fantômes, dont les chevaux, fouettés d'un vent de terreur, marchaient sur l'eau. Et cela sans fin, interminable, toujours du même train de vision lente. Vers la droite, les coteaux nus, où dormait l'armée, restaient dans une immobilité, un silence de mort*
>
> – Ah bien ! reprit Maurice, avec un geste désespéré, ce sera pour demain matin.
>
> Il avait laissé la fenêtre ouverte… (Zola, *La Débâcle*, Le Livre de poche p. 132)

En (3), ces perceptions sont annoncées par le verbe « distinguait », dont le sujet est « on ». En première approximation, « on » renvoie à une communauté indéfinie (celle des compagnons de Maurice, celle, hypothétique, de n'importe quel observateur (8)) qui, à la place de Maurice, verrait ce que ce dernier a vu. En réalité, « on » renvoie surtout au héros, même si le texte ne le dit pas expressément par une formulation qui lèverait l'ambiguïté, du type : « lorsque *ses* yeux *se furent* habitués, *il distingua…* » Néanmoins, en dépit de l'absence d'un tel énoncé, le texte donne d'autres précisions en faveur de cette hypothèse : c'est en effet Maurice, et lui seul, qui va se placer à la fenêtre, comme le soulignent, en ouverture et en clôture de cette pause descriptive focalisée, les expressions « il alla ouvrir la fenêtre » et « il avait laissé la fenêtre ouverte ». « On » renvoie donc à Maurice, même si ce dernier n'est potentiellement pas le seul observateur de la scène. C'est en tout cas le seul dont le co-texte précise qu'il est en posture favorable pour observer, et c'est lui qui est l'énonciateur du DD final, comme si cette énonciation résultait des observations précédentes.

L'analyse de (3) montre que le point décisif pour l'interprétation de « on » est l'analyse de la référenciation de ce qui est perçu, à même d'indiquer des traces énonciatives du focalisateur, en l'absence de mention explicite de ce dernier comme sujet de la perception. Elle dévoile aussi l'impor-

8. Tout le monde, y compris le lecteur, dont l'implication est un des éléments du pacte de croyance sur lequel repose l'illusion réaliste.

tance du critère d'enchaînement PDV/parole de personnage (=PDP) [9], comme le vérifie (4) :

(4) Roland s'était levé pour interroger l'horizon à la façon d'un capitaine :

« Plus de vent, dit-il, on va ramer, les gars ! »

Et soudain, le bras allongé vers le nord, il ajouta :

« Tiens, tiens, le bateau de Southampton. »

*Sur la mer plate, tendue comme une étoffe bleue, immense, luisante, aux reflets d'or et de feu, s'élevait là-bas, dans la direction indiquée, un nuage noirâtre sur le ciel rose. Et* ON **apercevait**, *au-dessous, le navire qui semblait tout petit de si loin.*

*Vers le sud,* ON **voyait** *encore d'autres fumées, nombreuses, venant toutes vers la jetée du Havre dont* ON **distinguait** *à peine la ligne blanche et le phare, droit comme une corne sur le bout.*

Roland demanda :

« N'est-ce pas aujourd'hui que doit entrer la Normandie ? »

Jean répondit :

« Oui, papa.

- Donne-moi la longue-vue, je crois que c'est elle, là-bas. (Maupassant, *Pierre et Jean*, Le Livre de poche, p. 40)

Contrairement à l'hypothèse selon laquelle les deux paragraphes en italiques seraient une description assumée par le narrateur, en raison des trois occurrences de « on » (interprété comme un indéfini), le texte fournit des indices permettant d'attribuer ce PDV plutôt à un personnage particulier, alors que la scène met en présence plusieurs candidats focalisateurs : le père Roland, ses deux fils, leur mère, ainsi qu'une voisine. Les indices fournis par les DD enchâssant les perceptions représentées permettent de les attribuer à Roland. « Encore » et « à peine » indiquent que l'observateur continue avec peine à identifier les bateaux. Sans faire intervenir des données psychologiques (les frères sont intéressés par la jeune voisine, laquelle est plus sensible aux jeunes gens qu'aux bateaux, et la mère est ravie d'être en promenade sur l'eau), il suffit de faire jouer ces quelques indices textuels pour indiquer que le seul qui « interroge l'horizon à la façon d'un capitaine », et qui demande sa longue vue, pour faire comme un capitaine, c'est Roland. Les indications fournies par le DD, en amont ou en aval du PDV, annoncent (ou confirment) que les perceptions et pensées sont à attribuer au locuteur, bien plus qu'à ses interlocuteurs. Ces signes ne suffisent pas, à eux-seuls, il faut encore que la référenciation des perceptions étaye ces hypothèses : sinon, l'interprétation de « on » comme pronom personnel sujet d'un PDV n'est plus assurée, et on est fondé à interpréter « on » comme indéfini (cf. *infra*, (6)).

Venons-en à l'examen d'un deuxième cas complexe, concernant la présence de « on » les incipits. La tentation est grande d'analyser « on » comme un indéfini, qui, par anaphorisation serait l'avatar du narrateur anonyme. Si cette situation se rencontre, elle est loin d'être la plus fréquente. En effet, « on », dans les incipits *in medias res*, renvoie souvent à un focalisateur-personnage déterminé… que le lecteur à de la peine à connaître (à reconnaître encore moins), puisqu'aussi bien ce focalisateur n'existe que par la manière dont l'univers de la fiction est mis en perspective. Dans ce cas de figure, « on » doit être interprété cataphoriquement : cette situation se complexifie à proportion de la dissémination des indices construisant le « regard du locuteur », et du report de la mention explicite du support du PDV. C'est le cas avec (5) :

(5) ON **n'attendait pas** *encore de clients, bien qu'un étudiant qui venait pour Sadjidié fût déjà accoudé au bar. Mais ce n'était pas la peine de le servir, car il ne commandait que des bocks et ne les buvait pas.*

*Seule la grosse Lola, harnachée de soie rose et de perles, était à son poste, à la première table, et regardait devant elle en esquissant le vague sourire qui ne la quitterait pas de la nuit. Ou plutôt si ! Pendant les quelques minutes de son numéro de danse, elle froncerait les sourcils, pincerait les lèvres en épiant ses pieds avec angoisse. Elle ne s'était jamais vantée de savoir danser, et, si elle le faisait, comme les autres, c'est parce que le règlement ne tolère dans les cabarets que des « artistes ». C'était même écrit sur son passeport !*

*Sadjidié n'était pas encore descendue. Elle s'enfermait toujours la dernière dans la soupente servant de loge aux dames de l'établissement, et elle n'apparaissait, avec des manières de vedette, qu'après s'être assurée, par un trou de la cloison, qu'il y avait des clients dans la salle.* (Simenon, *Les clients d'Avrenos*, Folio, p. 9)

Selon une interprétation courante, la scène serait focalisée par le narrateur, parce que lui seul pourrait connaître certaines informations, notamment celles véhiculées dans les deuxième et troisième paragraphes, tout particulièrement la mention du passeport, ainsi que les manies de Sadjidié avant d'entrer « en scène ». De même, la prédiction du comportement et des pensées de Lola participerait de ce savoir narratorial. Dans cette hypothèse, « on » serait un indéfini anaphorisant l'omniscience du narrateur, manifeste dès le premier mot du roman.

Mais cette interprétation est contredite par la référenciation des objets perçus, qui permet de donner sinon une identité à ce « on » initial, du moins une certaine épaisseur. Il est en effet possible de faire un certain nombre d'inférences, autorisées moins par la psychologie que par les informations fournies par le *dit* et le *dire*. Ainsi, il n'est pas sans signification que l'entraîneuse soit appelée par son nom, dans une première mention, alors que l'étudiant n'est décrit que par son aspect clairement identifiable (*Les clients d'Avrenos* date de 1935, époque où l'habit signifiait statut, état ou métier beaucoup plus nettement qu'aujourd'hui). La référenciation opposée de Sadjidié et de l'étudiant donne des indices sur ce « on », lui aussi familier du lieu, lui aussi intéressé par Sadjidié [10] ; s'il est « déjà » là, c'est qu'il s'ennuie, est impatient de voir Sadjidié, tout en sachant qu'elle ne descendra pas immédiatement (cf. « pas encore ») ; il se sent socialement supérieur au jeune homme, se sait plus à l'aise avec les femmes… La distance évoque un rival, ce que le texte ne confirmera que quelques pages plus loin. En définitive,

9. Cette formulation générique englobe aussi bien l'ordre PDV + PDP que l'ordre inverse (plus facilitatif), ou encore les cas d'enchâssement de PDV dans les PDP (et réciproquement).

10. Parce que le focalisateur est un habitué, il lui est possible de connaître les informations rapportées dans les paragraphes 2 et 3.

à l'instar des exemples précédents, un grand nombre d'occurrences de « on » en contexte de perceptions représentées dans les récits hétérodiégétiques s'analysent comme pronom personnel coréférant à l'énonciateur-focalisateur.

### 2.2. « On » pronom indéfini

La résolution des cas précédents laisse penser que « on » est pronom indéfini par défaut (11). Lorsque l'interprétation de « on » comme personnel est rendue impossible par la coprésence d'indications contradictoires, « on » s'analyse comme un indéfini :

(6) – Foutu pays tout de même ! **répétait** de loin en loin CHOUTEAU, **en jetant un regard de mépri***s sur ces plaines mornes de Champagne pouilleuse.*

*Les vastes étendues de terre crayeuse continuaient, se succédaient sans fin. Pas une ferme, pas une âme, rien que des vols de corbeaux tachant de noir l'immensité grise. A gauche, très loin, des bois de pins, d'une verdure sombre, couronnaient les lentes ondulations qui bornaient le ciel ; tandis que, sur la droite,* ON **devinait** *le cours de la Vesle, à une ligne d'arbre continue. Et là, derrière les coteaux,* ON **voyait***, depuis une lieue, monter une fumée énorme, dont les flots amassés finissaient par barrer l'horizon d'une effrayante nuée d'incendie.*

- Qu'est-ce qui brûle donc, là-bas, **demandaient** des VOIX de tous côtés. (Zola, *La Débâcle*, Le Livre de poche p. 65)

Le PDV est entouré par deux PDP ayant une origine énonciative différente. Certes, on peut alléguer que le PDV est celui de Chouteau, en raison de la cohérence entre le juron qui accompagne son « regard de mépris » et le mode de donation de la Champagne : le « mépris » est sensible au travers de l'évaluatif dépréciatif « morne », voire au travers d'une possible resémantisation tout aussi péjorative de la dénomination de cette partie de la Champagne, « pouilleuse » ; à quoi s'ajoute la valeur dépréciative du démonstratif « ces plaines ». Néanmoins, rien ne dit que les perceptions suivantes ayant pour sujet « on » sont encore celles de Chouteau, ou déjà (?) celles de ces voix, dont la question finale souligne un regard intentionnel. On conviendra qu'en (6), il est prudent (à juste titre, cette fois-ci) de considérer « on » comme un indéfini : certes, Chouteau est un des focalisateurs possibles, sans compter les focalisateurs additionnels que représentent ces voix, ou d'autres encore. Aller plus avant serait un contresens interprétatif : précisément, l'objet du narrateur est de construire cette communauté de pensées et de perceptions chez une masse indifférenciée de soldats soumis aux mêmes aléas du sort, et l'on est ici typiquement en présence du focalisateur générique qu'analyse Maingueneau 2000, le « membre quelconque d'une collectivité (MQC) ».

« On » est encore indéfini par défaut lorsque, corrélé à un verbe d'état, il a une valeur présentative :

(7) Hors les murs de Rome ON **trouve** [sont/il y a] aussi les débris d'un temple qui fut consacré à la Fortune des femmes, lorsque Véturie arrêta Coriolan. Vis à vis du mont Aventin **est** [on trouve/il y a] le mont Janicule […]. (Madame de Staël, *Corinne ou l'Italie*, Folio classique p. 118)

Le texte a beau préciser que « Corinne et lord Nelvil employèrent deux jours à parcourir les sept collines » (*ibid.* 116s), ces derniers ne sont pas, linguistiquement parlant, des focalisateurs. « On trouve », comme « est », a ici un rôle de quasi présentatif, équivalent à « il y a » (cf. les commutations entre crochets). On pourrait tout aussi bien remplacer « on trouve » par « se trouvent », ce qui confirme que « on » est un sujet sémantiquement vide (12). Difficile, dans ces conditions, de le considérer comme un pronom personnel…

Reste le cas, fréquent, où « on » est le sujet d'authentiques perceptions représentées, en l'absence de tout focalisateur-personnage saillant : dans cette situation, « on » est un indéfini coréférant au narrateur anonyme comme au lecteur, invité à partager la position d'un observateur anonyme :

(8) *Au café, Étienne déplie* Le Journal*, Théo*, L'Excelsior du dimanche *; la femme dessert. Lorsqu'elle a fini, elle lit le conte ; Étienne a terminé depuis longtemps sa lecture et somnole. Théo fait le mot croisé.*

*Le soleil perce avec facilité le rideau de feuilles phtisiques qu'essaie de lui opposer le Tilleul. Une tiède atmosphère baigne le repos dominical.* ON **entend** *la bonne de M^me^ Pigeonnier qui chante sentimentale. Le fils au pharmacien part en bicyclette ; il va voir le match de l'E.C.F. contre l'A.S.T.V.*

*Au loin, les trains sifflotent. Dans l'air fatigué, des mouches se traînent sans conviction ; elles tiennent des congrès de-ci de-là autour des déchets. Étienne sort de sa somnolence pour aller chercher sa pipe en écume du dimanche ; il la bourre, il l'allume, il la porte à sa bouche, il tire dessus (pas comme dans les baraques foraines) en suçotant, et la fumée s'étale autour de sa tête sans avoir le courage de monter jusqu'aux branches les plus basses du Tilleul.* (Queneau, *Le chiendent*, Folio, p. 54)

L'ensemble des perceptions soulignées se rapporte au narrateur, puisque la scène n'est pas susceptible d'être vue par l'un des personnages en présence, chacun étant absorbé par ses occupations. Mais, contrairement à Genette, nous pensons que l'attribution de ces perceptions représentées n'est pas équivalente à une « focalisation zéro », au sens où il s'agirait ici d'une absence de focalisation. De fait, les mécanismes linguistiques constitutifs du PDV fonctionnent, corrélés à une saturation de traits stéréotypés, qui participent à la construction d'un éthos narratorial : ce n'est pas « le dimanche de la vie » (encore que), mais la vie d'un dimanche ordinaire, et l'on sait que le narrateur quenellien ne raffole rien tant qu'évoquer les « êtres de réalité minuscule ». Bref, l'indéfini « on » est particulièrement en congruence avec cette accumulation de clichés, comme avec la construction du pacte fiduciaire, doublé d'une complicité avec un lecteur modèle amateur d'une littérature qui fait son miel de la stéréotypie ordinaire…

Cette rapide analyse de « on » dans le cadre du PDV confirme notamment les approches énonciatives de F. Atlani (1984) et de J. François (1984) : c'est l'interprétation de « on » qui permet de lui attribuer tel ou tel statut énonciatif, interprétation reposant sur les instructions du texte, contenues de manière décisive dans les stratégies de donation du réfé-

11. Cf. Riegel *et al*., 1994 : 197.

12. Cette analyse serait confirmée si l'on se posait la question de la traduction de cette forme, en allemand : cf. J. François 1984 : 41ss, 56-57.

rent de l'objet de discours focalisé. A partir de la référenciation de l'objet, le lecteur remonte vers la source énonciative en charge du processus de référenciation (13).

Reste à expliquer le recours privilégié à une forme à l'interprétation si délicate. Si, en contexte narratif, « on » coréfère à un focalisateur explicite ou identifiable par inférences sur la base de la référenciation, pourquoi diable le refus de lever explicitement l'ambiguïté ! C'est que « on » en dit plus qu'un simple pronom personnel. Sa valeur de base, indéfinie, n'est jamais totalement supprimée : soit que le locuteur veuille faire entendre que l'identification ne peut être plus précise ; soit, plus sûrement, qu'il veuille nous faire entendre qu'il ne souhaite pas l'être. Sauf à choisir, c'est à dire à écarter des possibles narratifs et à fermer des pistes interprétatives. À charge pour le co-énonciateur (lecteur, en l'occurrence) de prendre ses responsabilités, et d'assumer ses choix (14) !

**Alain RABATEL**
**IUFM de Lyon, université Lyon 2**

## BIBLIOGRAPHIE

Atlani (F.), 1984. « ON l'illusioniste » in *La langue au ras du texte*, 13-29. Presses universitaires de Lille.

Banfield (A.), 1995. *Phrases sans parole. Théorie du récit et style indirect libre,* Le Seuil, Paris.

Berrendonner (A.), 1995. « Accords "associatifs" » *Cahiers de praxématique* 24, 21-42, université de Montpellier.

Ducrot (O.), 1984. *Le dire et le dit*, Minuit, Paris.

Francois (J.), 1984. « Analyse énonciative des équivalents allemands du pronom indéfini *on* », in *Recherches linguistiques*, n° X, G. Kleiber (ed), 37-73, université de Metz/Klincksieck.

Genette (G.), 1972. *Figures III,* Paris, Le Seuil.

Genette (G.), 1983. *Nouveau discours sur le récit,* Paris, Le Seuil.

Guillemin-Flescher (J.) 1984. « Énonciation, perception et traduction », *Langages* 73, 74-97, Larousse, Paris.

Maingueneau (D.), 2000. « Instances frontières et angélisme narratif », *Langue française* 128, 74-95, Larousse, Paris.

Rabatel (A.), 1997. *Une histoire du point de vue*, Klincksieck, Paris/Centre d'études linguistiques des textes et des discours, université de Metz.

Rabatel (A.), 1998. *La construction textuelle du point de vue*, Paris, Lausanne, Delachaux et Niestlé.

Rabatel (A.), 2000a. « Un, deux, trois points de vue ? Pour une approche unifiante des points de vue narratifs et discursifs », *La lecture littéraire* 4, 195-254, université de Reims/Klincksieck.

Rabatel (A.), 2000b. « Valeurs représentative et énonciative du "présentatif" *c'est* et marquage du point de vue », *Langue Française* 128, 52-73, Larousse, Paris.

Riegel (M.), Pellat (J.-C.), Rioul (R.), 1994. *Grammaire méthodique du français,* Presses universitaires de France, Paris.

Viollet (C.), 1988. « Mais qui est *On* ? », *Linx* 18, 67-75, université de Paris X.

13. Ainsi, la structure du PDV se trouve être une machine à inférence puissante, permettant d'interpréter de manière satisfaisante des énoncés, sur la base conjointe de la référenciation du focalisé et de l'ancrage énonciatif du focalisateur, dans le cadre d'une sémantique pragmatique attentive aux effets de sens. Certes, bien des questions ne sont ici qu'effleurées, telle celle de la compréhension de la focalisation zéro, que nous préférons nommer PDV du narrateur (cf. Rabatel 1998, chapitre 3). D'autres ne sont pas abordées : ainsi de l'inexistence linguistique d'une focalisation externe (cf. Rabatel 1997, chapitres 12 et 13) ; ainsi des rapports entre PDV représenté et les concepts d'empathie, de portée, d'espaces mentaux, des modalités du PDV dans les textes homodiégétiques, etc. (cf. Rabatel 2000a). Mais, sur toutes ces questions, ce sont bien les mécanismes évoqués ici qui sont à même de jouer.

14. D'où, dans les récits, l'efficacité de « on » en direction du lecteur, dans la construction de la double mimésis du sujet et de l'objet (cf. Rabatel 2000b), dans celle des mécanismes d'identification (cf. (3) et (4)), ou dans la construction du suspense, en (5). D'où sa fréquence à l'oral, qui permet aux interactants de ménager leurs faces positives et négatives. D'où encore sa particulière utilité dans les contextes argumentatifs conflictuels, et, en général, dans toutes les situations où les interlocuteurs sont confrontés à la nécessité de dire sans dire…